

Si des ateliers d'illustration se sont tenus dans la plupart des pays, les ateliers d'écriture sont beaucoup moins nombreux...

Moins nombreux encore ceux liés à des projets concrets de publication impliquant en même temps la formation des éditeurs au travail de conception de collections et au travail éditorial sur un texte. C'est dans ce sens que l'expérience guinéenne est intéressante.

>>> La longue marche vers l'écriture de jeunesse

La Joie par les Livres suit de près l'expérience guinéenne de formation des auteurs pour la jeunesse pour y avoir participé. Cette formation qui a pour objectif le développement de la lecture et de l'édition s'inscrit dans un projet de coopération - « Appui à la lecture et à l'édition » - financé par la France. Le premier volet concerne les bibliothèques publiques. Le deuxième l'édition. Mais pour mieux comprendre ce que nous avons mis en place, il me faut faire un petit retour en arrière, et expliquer le contexte dans lequel évoluaient auteurs et éditeurs avant le début de ce projet.

En Guinée, du temps de la Première République (1958-1984), la langue française a été désapprise. Le pays est resté isolé. La création littéraire s'est orientée vers la production d'écrits traditionnels (contes) ou politiques. De grands textes paraissent, mais à l'extérieur du pays (de Camara Laye, Williams Sassine, Alioune Fantouré, Tierno Monenembo...). La Deuxième République à partir de 1984 a libéralisé bien des choses. Le français a été à nouveau enseigné dans les écoles, mais un tort énorme avait été fait à la langue sans pour autant permettre de développer une littérature écrite dans les langues vernaculaires.

Le taux d'analphabétisme est encore important (60%) et le contexte économique difficile fait dire à chacun que le livre est essentiel pour le développement mais qu'on n'a pas le temps d'en lire. Néanmoins on sent un immense désir d'écrire, de témoigner, d'analyser, de développer des idées qui pourraient être des amorces de solutions aux nombreux problèmes du pays, voire du continent. On peut se faire une idée de cette diversité en parcourant les textes publiés par des Guinéens aux éditions de L'Harmattan ou chez Karthala.

En Guinée même, avec la libéralisation, naissent quelques maisons d'édition : la Société Africaine d'Édition et de Communication (SAEC) en 1990, Ganndal quelques années plus tard. Chacune essaie de développer un département jeunesse. De son côté, la Coopération française aide les écrivains guinéens : la Bibliothèque franco-guinéenne organise de nombreux ateliers d'écriture, finance l'édition de six textes, seule ou avec les éditeurs locaux, mais l'absence de structures de diffusion fait que ces livres n'ont pas trouvé l'audience qu'ils méritaient. Ce type d'aide, utile en son temps, a permis à des talents de s'exprimer et d'être reconnus. Mais on peut se demander si c'est bien la vocation d'une bibliothèque de servir de support à l'édition. À cette époque, en Guinée, il manquait les infrastructures techniques et commerciales nécessaires pour que le livre atteigne son destinataire. Après cette première étape, la politique de coéditions entre éditeurs africains permet à un éditeur comme Ganndal de multiplier les titres de son catalogue grâce au partage des charges. Il ne néglige pas pour autant les partenariats ponctuels avec le Nord (Canada ou France). Depuis un an une nouvelle maison d'édition, Tabala, essaie de se faire une place dans cet espace très confidentiel en misant sur un partenariat Nord-Sud avec Bookémisssaire (Paris) et L'Harmattan. Guinée vient de lancer son premier romancier guinéen.

Mais comment éditer des livres pour la jeunesse sans développer d'abord une édition du livre scolaire qui permette de dégager des marges ? C'était et c'est la grande revendication des éditeurs guinéens. Le programme Éducation Pour Tous, financé par la Banque Mondiale, laisse planer cet espoir depuis 2003. Mais les financements tardent, et les marchés échappent souvent aux éditeurs africains. Si bien qu'à l'heure actuelle, on peut dire que

Ganndal est le seul éditeur guinéen à inscrire plus de cent titres à son catalogue et à proposer des livres jeunesse. Il fait partie de l'Alliance des Éditeurs Indépendants qui réunit des éditeurs du Nord (Suisse, Canada, France) et des éditeurs africains, dans un souci d'édition « équitable ».

Il y a 5 ans, quand nous avons commencé à réfléchir à un projet concret, il a fallu d'abord convaincre les partenaires que le développement de l'édition jeunesse était indispensable si l'on voulait soutenir la lecture dans le pays. On rejoignait la démarche des bibliothèques qui créaient de leur côté des sections jeunesse, partant du principe que si l'on découvre, enfant, le goût de la lecture, on a plus de chances de devenir et de rester un lecteur adulte.

Trouver des auteurs

Mais pour développer l'édition jeunesse, il fallait trouver des textes et partir des auteurs. À une ou deux exceptions près, les auteurs guinéens n'avaient pas idée de ce qu'était un livre pour les enfants. Les derniers livres jeunesse qu'ils avaient lus étaient souvent des livres de classe, parfois des livres de contes remontant à leur enfance. Rares étaient ceux qui en avaient regardés dans les bibliothèques. Encore plus rares ceux qui avaient envie d'en écrire. Il fallait donc partir de rien et découvrir de nouveaux talents ; exploiter ce désir d'écrire partagé par tous et amener ceux qui le souhaitaient et en auraient l'aptitude et les moyens vers cette façon particulière d'écrire qui permet de se faire comprendre aussi des enfants.

Nous avons procédé par étapes : faire découvrir la diversité de la littérature de jeunesse, donner l'envie d'écrire, travailler sur l'écriture et l'illustration qui sont indissociables, doter les éditeurs d'outils critiques et prévoir une aide financière à l'édition. Sur ce point, il était décidé que nous devions rentrer dans une logique économique. Aux éditeurs de définir une politique éditoriale, de choisir les textes susceptibles d'y répondre et d'être vendus. L'idée première était de lancer cette aide pour « amorcer » le mouvement. Nous espérions que la sortie et la vente des premiers livres stimuleraient le processus.

Nous sommes allés à petits pas. Frisant le désespoir quand la fin du projet se profilait trop nettement sans qu'on ait publié un seul livre, retrouvant l'énergie quand un auteur arrivait avec un projet de texte. Le moindre frémissement nous galvanisait, et la collaboration indéfectible de tous les intervenants, leur adhésion généreuse au projet nous a amenés à ce jour où, enfin, il est permis d'espérer « sortir » les premiers textes.

Stimuler l'écriture

On a demandé au Groupe Français d'Éducation Nouvelle (GFEN) de former des bibliothécaires et des animateurs d'associations culturelles à l'animation d'ateliers d'écriture. L'idée était non pas d'en faire des écrivains mais des stimulateurs. Qu'à leur tour ils fassent écrire les jeunes selon des approches aux antipodes de la rédaction conventionnelle, et que par ce biais, ils les amènent à lire, ce serait déjà un petit pas. Mieux, on envoyait un jeune auteur, professeur à l'École Normale d'Instituteurs, se former en France pendant plusieurs mois, et on lui demandait ensuite d'animer des





ateliers régulièrement à la bibliothèque du Centre culturel de Conakry. Il fallait écrire, inventer, sortir des clichés et des conventions. Mais ça ne faisait pas pour autant des écrivains. Tout au plus gagnait-on quelques lecteurs pour la bibliothèque...

Créer de l'émulation

Le concours est un genre prisé en Guinée. Régulièrement le Ministère de l'éducation organisait des concours de textes. Tous les ans les jeunes nous faisaient passer des nouvelles pour les concours organisés par l'Organisation de la Francophonie.

Nous avons, à notre tour, proposé un concours de textes pour la jeunesse avec une demande de longueur et de niveau de lecture bien précisée. Une quarantaine de textes nous sont parvenus chaque année. Il n'y avait aucune promesse d'édition à la clef, mais des prix en espèces. Il s'agissait d'intéresser de nouveaux écrivains à ce genre mal connu. Aucun écrivain reconnu n'y a participé mais des bibliothécaires, des étudiants, des jeunes, ou des beaucoup moins jeunes...

La formation

À la même époque nous avons entamé la troisième étape. Peu avant le concours nous avons organisé des formations sur les différents genres de la littérature de jeunesse, avec l'aide de la JPL qui nous a proposé des intervenants sur mesure. Les intervenantes, Annick Laurent Joly et Jacqueline Kerguénou, ont commencé par faire découvrir les genres littéraires auxquels nos « auteurs » voulaient s'attaquer. Lecture, analyse, comparaison de traitement de l'information ou de l'imaginaire. Mise en situation d'écriture. Analyse, critique, réécriture. Le groupe de stagiaires jouait à la fois le rôle de comité de lecture et de conseiller littéraire. Puis chacun repartait dans son expérience d'écriture. Le but n'était pas de produire des textes à éditer à la fin de l'atelier mais de donner des outils pour écrire.

Il est incontestable que ceux qui avaient participé au premier atelier sur les documentaires ont proposé au premier concours des textes de bien meilleure qualité que les autres candidats. La formation était « payante », il fallait donc persévérer dans cette voie. La première année aucun texte n'a retenu l'attention des éditeurs à l'issue du concours. Ils étaient tous à retravailler, mais les auteurs n'avaient pas encore assez d'expérience pour reprendre leur ouvrage et l'améliorer sur les seules observations des éditeurs ou des formatrices. La deuxième année, deux textes leur ont semblé intéressants et cette fois-ci, les auteurs ont su les reprendre. Il y avait donc progrès.

L'illustration

Parallèlement se posait le problème de l'illustration. Nous n'avions, comme illustrateurs, que des caricaturistes de presse, des illustrateurs de manuels scolaires, mais pas d'écoles d'art, peu de moyens (matériel de qualité introuvable localement) et une méconnaissance totale de l'illustration pour la jeunesse. Une association guinéenne, le Club des Amis du Livre, a organisé des formations d'illustrateurs avec l'association Illusafrica. Quinze peintres ou publigraphistes ont suivi deux formations, la troisième étant prévue pour 2007.

Mais toutes ces formations étaient espacées dans le temps. Entre-temps, hormis le concours, rien ne stimulait nos apprentis auteurs. Les ateliers les passionnaient, mais toujours ressortait l'argument : le quotidien nous prend trop de temps, il nous faudrait des ateliers

plus longs ou des résidences d'écriture comme dans certains pays. Il fallait donc passer à une vitesse supérieure.

Comités de lecture

En même temps, on essayait de doter les maisons d'édition d'un outil indispensable, **le comité de lecture**. Ils existaient pour la littérature destinée aux adultes, mais il fallait faire le même travail de sensibilisation similaire à la littérature de jeunesse pour que ces comités puissent jouer un rôle efficace de sélection, de critique et même de conseiller (puisque ce sont souvent les mêmes personnes qui interviennent dans ces différents domaines).

Dernières étapes...

Le projet entamait sa troisième année, le budget de subvention prévu pour l'édition était intact ! Toujours pas de textes publiables... L'angoisse !!!

On sentait bien qu'il y avait motivation, envie d'écrire, que la littérature de jeunesse n'était plus étrangère aux auteurs. On les voyait manipuler des livres, s'interroger, mais est-ce que les éditeurs étaient suffisamment engagés dans ce processus de création ? Il fallait que la dernière étape les implique encore plus que les précédentes. Il s'agissait de sélectionner des textes mais cette fois-ci, les auteurs retenus devraient être édités. Mais pour ce faire, on les accompagnerait jusqu'au bout du processus d'écriture.

Nous avons donc lancé un appel à ceux qui avaient participé aux concours et ateliers en les invitant à produire des synopsis de livres. Les éditeurs ont précisé les thèmes qui les intéressaient pour les documentaires, ou les collections dans lesquelles pourraient rentrer les albums ou les romans. Ces scénarios ont été proposés à un comité de lecture composé des éditeurs, de professionnels de la culture et du livre et de Jacqueline Kerguénou en tant que formatrice et conseillère éditoriale. N'ont été retenus que les textes que les éditeurs s'engageaient à publier. Les coordonnateurs du Projet ont participé à la sélection, ils ont accepté de subventionner ces productions à hauteur de 70% si elles arrivaient à leur terme.

Pour permettre aux auteurs d'aller jusqu'au bout de leur projet, on leur a proposé une résidence d'écriture encadrée par Jacqueline Kerguénou. Les auteurs, dégagés de tout souci matériel, forment un petit groupe qui commence à bien se connaître après 3 ans de formations communes. Ils peuvent discuter de leurs problèmes d'écriture avec la formatrice, individuellement et collectivement. Certaines règles d'écriture sont dégagées à partir de leur travail de façon à pouvoir les utiliser par la suite.

L'atelier implique aussi l'éditeur qui a discuté avec la formatrice des collections dans lesquelles il publiera les textes, et son maquettiste qui a défini les contraintes matérielles. Ces deux personnes suivent l'atelier périodiquement. Leur apport technique et leur présence concrétisent l'intérêt qu'ils portent au projet et stimulent les auteurs. Cette résidence d'écriture devrait permettre aux auteurs d'aller jusqu'à la phase finale de l'édition, au terme d'une partie serrée où éditeurs, formatrice, assistante technique et auteurs auront travaillé de concert.

Un troisième atelier d'illustration viendra parachever le programme. Il portera sur les textes produits pendant la résidence d'auteurs. Nous ne pourrions dire que le projet a abouti que si, effectivement, des livres sont publiés à l'issue de ce long processus, mais nous commençons à y croire sérieusement.

Marie Paule Huet

Assistante technique

Projet Appui à la lecture et à l'édition à Conakry, Guinée